

Concours d'écriture  
**Première  
ligne**  
4<sup>ème</sup> édition

Ville d'Achères

Merci à Jean-Marie Laclavetine d'avoir prêté  
le titre de son roman *Première ligne*.

Concours d'écriture

# Première ligne



Nouvelles inspirées d'une photographie de Bernard Beaugillet

Texte de Gérard Noiret

p. 6

Lauréat catégorie 1 (15-18 ans)

**1<sup>ère</sup> version BLESSURE DE GUERRE**

de Victoria GAUTIER

p. 7

**2<sup>ème</sup> version CURIOSITÉS**

de Victoria GAUTIER

p. 19

Lauréat catégorie 2 (19 ans et plus)

**ESPOIR ET ILLUSION**

de Blandine LANZA

p. 27

Prix spécial du jury catégorie 2 (19 ans et plus)

**AVANT LE LIVRE, LE REFLET**

de Jean PERGUET

p. 39

*Ce qui a été immédiatement perçu, c'est une tonalité, la présence du personnage principal. Mais aussi que l'auteure était préoccupée par de vraies questions d'écrivain, qu'elle pressentait que les « choses se passent » d'inconscient à inconscient, qu'elle savait que cet échange était supérieur à la dimension informative. Il nous a semblé juste de publier ici la version pour laquelle nous avons voté, telle que nous l'avons découverte, et celle qui a été réalisée quelque temps plus tard, dans la perspective de ce « chantier » cher à Joyce. Car le concours d'écriture Première ligne s'inscrit dans une volonté d'écoute et de dialogue et non de consécration.*

Gérard Noiret

*1<sup>ère</sup> version*  
Blessure de guerre  
Victoria Gautier



Etienne était l'homme le plus respecté du village, bien qu'il soit venu de la ville et que personne n'aimât ceux de la ville. Au début, pourtant, le village eut peur de ses oreilles attentives, de son regard compréhensif et de son magnifique sourire. Puis, très vite, tout le monde devint curieux et pressé de le connaître : « Je vais lui parler, dirent-ils, juste pour cette fois, pour voir ». Ils tombèrent évidemment tous sous le charme du bel Etienne. Les gens se précipitaient pour lui parler et l'on crut au départ, à un effet de mode, cet événement si brusque mais éphémère. Le maire, qui avait certifié qu'ils se lasseraient vite, fut cependant retrouvé premier, la semaine suivante, parmi la foule attendant l'Etienne.

On aima aussi de lui les promenades et chemins qu'il empruntait, les mots qu'il choisissait avec une douce précaution, ainsi que ses yeux dont le regard, si sincère, inspiraient la sympathie des plus aigris. Même Monsieur Marcel paraissait l'apprécier, alors qu'il n'estimait personne.

Un jour, alors qu'Etienne sirotait un verre de pastis au bar du coin, *La mitraille*, un oiseau heurta la vitre. Notre homme d'abord sursauta, puis il pensa que cette vitre dût être bien plus astiquée qu'à la coutume. Pauvre oiseau. Etienne fut ébloui par la brillance du verre luisant au soleil. Au loin, il aperçut un marais. Il lui parut assez bizarre qu'il n'eut jamais relevé la présence de ce marais, bien qu'il se fut assis à cette place, collée à la vitre, plusieurs fois. L'étrange paysage faisait sombrer la vue dans une espèce d'ombre singulière, presque imperceptible. Il semblait vide, dépourvu de toute vie.

Emporté d'une peur illogique à la vue de ce lieu, Etienne

renversa son verre. Le serveur, équipé d'un chiffon, vint à sa rescousse.

« Pardieu ! Que vous arrive-t-il mon gars ? Vous devriez voir votre tête, on dirait que vous avez vu un fantôme. Allons, serait-ce le Winchester qui vous intriguerait ?

- Le nomme-t-on ainsi ?

- Oui parbleu ! Auparavant, il appartenait à cette famille dont il tient son nom : les Winchester. La mort de leur Antonin, parti au front, tua la mère et leur maison s'écroula peu de temps après. A présent, voilà qu'il ne nous reste que leur marais. Il est étrange, ne trouvez-vous pas ? »

Etienne acquiesça bien que perplexe et, se levant pour partir, il salua son hôte en lui tendant un billet, tout en jetant un dernier coup d'œil au Winchester.

La place qu'occupait notre héros au village se basait sur la confiance presque qu'aveugle de ses « patients ». Les gens allaient et venaient le consulter, sans avoir le moindre désir de s'arrêter un jour. Peut être qu'Etienne les consolait de leur vie médiocre, qui sait ?

Il n'était pourtant pas psychologue et ne voulait d'ailleurs pas appeler les gens « patients », ni son bureau « cabinet ». Il aidait, tout simplement, avec la volonté de changer les choses, de se rendre utile.

Ce jour-là, alors que la boulangère se plaignait du comportement de ses clients peu souriants, la fille du fermier, Emmy coiffée de deux nattes, *c'est comme cela qu'on l'appelait*, arriva comme la foudre frappant le sol.

« M'sieur Etienne, y'a le vieux Marcel qu'aurait besoin d'vous ! »

La boulangère pleurait à ce moment-là et Etienne lui

sourit aimablement, en lui certifiant qu'il en touchera quelques mots lors de la prochaine fête du village. Il lui dit aussi que ses clients ne devaient pas devenir sa priorité, qu'elle devait sortir se changer les idées. Puis il prit congé de la malheureuse commerçante, qui ne fut pas aussi pitoyable qu'il n'en eut bien l'habitude.

Parvenus à destination, Emmy coiffée de deux nattes lui montra du doigt un attroupelement inhabituel, et s'approchant, Etienne reconnut en son centre le vieux. Il aurait pu être étonné de voir l'homme sous cet aspect si lamentable, mais ce ne fut pas le cas. Il s'accroupit auprès de lui et l'examina. Il demanda ensuite au barman s'il avait vu le vieux il y a peu, mais il lui répondit qu'il ne l'avait pas vu depuis deux jours. Etienne conclut donc que la couleur écarlate des yeux de Marcel n'était donc pas due à l'alcool. Il avait sûrement pleuré, et ceci choqua Etienne. Le gars de la ville, un sourire timide en coin, prit le vieux par le bras pour l'aider à se relever.

« Rentrons chez vous monsieur, il ne me semble pas judicieux de demeurer assis sur ce sol grouillant de monde. »

En arrivant chez son hôte, Etienne le fit asseoir. Il partit ensuite en cuisine, et revint avec deux verres, dans lesquels il versa du pastis.

« Du flai bien gras comme vous l'aimez, monsieur.

- C'est au réglisse qu'il est ?

- Oui il l'est. »

Lorsque Marcel s'endormit, Etienne préféra passer la nuit chez le vieux, pour mettre un peu d'ordre dans la demeure.

Elle était à l'image de son occupant, ancienne et bourrée de caractère. Des murs grisâtres renfermaient quelques pièces habillées de meubles élémentaires : le salon ne contenait qu'une table de bois accompagnée d'une chaise, sur laquelle un coussin brodé reposait ; la chambre à coucher abritait un lit et sa table ; la cuisine n'avait que le nécessaire, constitué d'une cuisinière, d'un évier, de simples rangements et d'une planche de travail ; et la salle de bain ne détenait qu'une toute minuscule baignoire, un lavabo, des toilettes et un placard. C'était peu, mais suffisant. Le vieux semblait préférer habiller ses murs plutôt que de meubler ses pièces: aucun mur ne fut dénué d'un quelconque tableau ou dessin, ce qu'Etienne trouva remarquable.

Parcourant ainsi le foyer par la contemplation de ses murs, Etienne poussa doucement la porte d'une nouvelle pièce dont il ignorait l'existence, découvrant des murs immaculés, et un buffet dérangé. Etienne ne voulut pas s'immiscer plus dans la vie de son hôte. En refermant la porte, il aperçut une médaille sur laquelle il put lire une date : mille neuf cent seize, ainsi qu'un nom. Mais à qui appartenait-il ? Il sortit avec hâte.

Perplexe, il s'efforça d'oublier cette dernière image, qui commençait à le tirailler de questions. Il continua alors sa visite en tombant sur un autre tableau, qui le fit attendre le réveil du vieux avec une impatience presque malade. Malgré cela, Etienne était patient.

« Bon sang mon petit, grogna-t-il dès son réveil, qu'est-ce que tu fais encore ici ? Pourquoi c'est rangé ? »

Le vieux se leva d'un coup et il courut de pièce en pièce en s'exclamant de toute part « Mais qu'as-tu fait toi là ?

T'me ranges ma baraque pendant mon sommeil ? Mais qui es-tu Diable pour t'être permis cela ? »

Etienne essaya de le calmer, en vain. Il se dirigea alors jusqu'au tableau, les mains dans les poches, l'âme déterminée.

Le vieux le remarqua bien vite ; il le suivit en lui criant dessus de plus belle. Une fois arrivés, tous deux contemplèrent la peinture. Nuancée de gris, partagée entre folie et détresse. Un sentiment d'agitation, de mouvement. Des arbres, de l'eau. Une nature autant morte que déchaînée. Un chef-d'œuvre en soit, bien que terrifiant.

« Est-il de toi ?

- C'tait y'a longtemps Etienne. Très longtemps.

- Pourquoi ? »

Le vieux baissa la tête en guise de réponse. Etienne le regarda longuement, comme ça, sans vouloir dire quoique ce soit.

Au moment de partir, Etienne lui proposa un rendez-vous sur le lieu peint jadis. Le vieux lui demanda pourquoi.

« Pour parler », répondit naturellement notre héros.

Etienne attendit longtemps avant de le voir se pointer, des jours certainement. Une fois réunis, ils ne parlèrent guère, mais le silence qui résonnait suffisait. Un jour, la langue du vieux se délia lorsqu'il fredonna ces mots : *Ami, entends-tu le vol noir des corbeaux sur nos plaines ? Ami, entends-tu les cris sourds du pays qu'on enchaîne ?*

Etienne comprit, et lui demanda :

« As-tu toujours vécu dans ce village Marcel ?

- Toujours : c'est ici qu'j'suis né, et c'est ici qu'j'mourrai.

- Alors tout le monde te connaît, et tu connais sans doute

tout le monde ?

- Bien sûr mon p'tit, ici tout le monde s'connâit.

- Alors comment, questionna Etienne après un moment d'hésitation, comment se fait-il qu'aucun d'entre eux ne connaisse ton véritable prénom ?

- D'où t'me sors ça toi ?

- J'ai aperçu une médaille chez toi, elle date de la première guerre mondiale.

- Ouais, c'est qu't'as fouillé, sans gêne le bonhomme !

- Mon grand-père en avait une identique.

- Mes gars et moi on en a tous reçu une à la fin d'la guerre. On a dû faire la guerre ensemble avec ton ancien.

- J'aurais voulu la faire aussi, tu sais. Participer, comme tout le monde, mais je suis né trop tard. Pourtant, je l'ai ressentie au plus profond de mes entrailles, la honte du déserteur. Je voulais aider, tu comprends ? Me rendre utile, me sentir lié à ma patrie. C'est pourquoi j'ai décidé de vivre votre douleur. Je me suis renseigné et j'ai lu tous les ouvrages possibles ; j'ai étudié les testaments, les biographies, autobiographies : tout. Je voulais comprendre, comprendre tout ce que je n'avais pas pu vivre. Imaginer la souffrance, qui n'est plus la même ; sa définition a changé et cette modification ne me plaît pas : mon époque aussi ne me plaît pas.

- C'est bien mon p'tit d'apprendre c'qu'on a vécu, nous tes ancêtres, mais à force d'regarder derrière, t'oublies d'vivre l'présent, et ton futur devient tout rabougri. Je n'pense pas qu'ça soit la bonne manière d'vivre.

- Parce que vivre dans l'ombre d'un souvenir, c'est la bonne manière de vivre, selon toi ? Allons, fais donc un effort, tu refoules tout ce que tu ressens et tout ce que tu

as vécu !

- Chais plus mon prénom, c'est que d'l'Alzheimer, pas un drame.

- Tu connais tout le monde, tu sais comment tu aimes ton pastis, tu te souviens de ta maison, mais ton prénom aurait disparu de ta mémoire ?

- T'me prends le chou toi alors !

- Pourquoi avoir peint ce marais ? Il te rappelle le front, c'est ça ? C'est ça ? Tu voudrais bien l'oublier mais tu n'y arrives pas ? Alors tu peins, et la seule chose qu'il t'est venu de peindre, c'est cet infâme marais ?

- Laisse-moi tranquille !

- Tu es en colère parce que toi-même tu ne sais pas, n'est ce pas ? Dans ta tête tout s'embrouille, présent et passé s'emmêlent. Le maintenant n'a aucune valeur pour toi. Ton toi n'est pas en paix, il fait encore la guerre. Tu as une cicatrice silencieuse au cœur qui t'attaque. Elle est profonde, n'est-ce pas ? »

Etienne s'arrêta dans son assaut pour chanter.

*Ohé, partisans, ouvriers et paysans, c'est l'alarme.*

*Ce soir l'ennemi connaîtra le prix du sang et les larmes.*

Le vieux l'accompagna.

*Montez de la mine, descendez des collines, camarades !*

*Sortez de la paille les fusils, la mitraille, les grenades.*

*Ohé, les tueurs à la balle et au couteau, tuez vite !*

*Ohé, saboteur, attention à ton fardeau : dynamite...*

« J'ai appris à tuer des cibles. J'reniais jusqu'à l'humanité d'mes ennemis. Oui, car c'est c'qu'on m'a appris aussi : les autres n'sont que mes rivaux, rien d'autre. »

*C'est nous qui brisons les barreaux des prisons pour nos frères.*

*La haine à nos troussees et la faim qui nous pousse, la misère.*

*Il y a des pays où les gens au creux des lits font des rêves.*

*Ici, nous vois-tu, nous on marche et nous on tue, nous on crève...*

*Ici chacun sait ce qu'il veut, ce qu'il fait quand il passe.*

*Ami, si tu tombes un ami sort de l'ombre à ta place.*

« On avait faim en permanence, on devait s'battre sans force, sans énergie. On avait qu'un but, sortir d'cet enfer au plus vite, et pour ça, fallait gagner. Et pour gagner, fallait tuer. Mais là-bas tout est flou. On n'y voit rien, on n'voit pas sur qui et quoi on tire. La guerre est un brouillard. Allemands et Français se confondent. On nous a dit que ce qu'on faisait, c'était bien. Pourtant on tuait, et tuer c'est mal. Alors j'm' suis demandé, pendant quatre ans, où qu'il était l bien, et en quoi il diffèrait du mal.

-Connaissez-vous les Winchester ? Après tout c'est leur marais que vous avez peint. Leur Antonin devait avoir votre âge à l'époque, non ? »

Le vieux trembla.

« Oui, Antonin était mon ami. J'ai l'infâme souvenir ; l'infâme brouillard qui joue avec ma vue... Tuer, il l'fallait. J'étais chez l'ennemi, en son front même. Un bruit d'pas parmi les bombes. J'tire. Un corps tombe. On y voyait rien Etienne. Crois-moi. Où est l bien ? Où se trouve l mal ? Les Allemands y semblent Français, et les Français y semblent Allemands dans c'bordel d'brouillard. Peut être que ma vieille tête m'joue des tours, mais j'jurerais avoir vu l visage d'mon ami sur c'corps d'Allemand.

- Et ce souvenir vous hante...

- En serait-ce un ?

- J'en ai bien peur. »

*Demain du sang noir séchera au grand soleil sur les routes.*

*Chantez, compagnons, dans la nuit la Liberté nous écoute...*

-« Etienne ! Oh, mon Dieu Etienne ! Mon prénom ! Il m'revient ! »

L'abcès crevé, la vérité reprend enfin le dessus.

*Ami, entends-tu le vol noir des corbeaux sur nos plaines ?*

*Ami, entends-tu ces cris sourds du pays qu'on enchaîne ?*

« Je m'appelle... »





*2<sup>ème</sup> version*

## Curiosités

Victoria Gautier



Etienne était l'homme le plus respecté du village. Il n'en avait pourtant pas hérité, lui qui n'était pas né sur nos terres : c'était un gars de la ville. Il arriva un jour d'automne, seul, en regardant les feuilles tomber avec un air assez triste. Je l'avais trouvé différent de tous ces jeunes gens de la ville qui venaient au village. Eux ne restaient que l'été, le temps des beaux jours. Etienne, lui, était resté depuis l'automne, sans broncher les jours de pluie. Il n'avait pas mis beaucoup de temps à s'adapter à notre vie. Au début, le village eut peur de ses oreilles attentives, toujours là à écouter nos moindres dires. Parfois même je l'avais surpris à nous suivre du regard, à nous sourire sans raison. Les gens y prenaient goût, semblaient l'apprécier de plus en plus, avec le temps. J'entendais quelques fois certains dire : « J'avais bien envie de parler à cet Etienne ». Il m'arrivait d'avoir peur de ce mouvement que tout le monde avait envers Etienne : cela n'était jamais arrivé.

Je m'étais entretenue avec le maire qui m'avait certifié que le village se laisserait vite. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque le lendemain je le retrouvai devant le porche de l'Etienne. Ces événements semblaient invraisemblables.

On aima de lui les promenades et chemins qu'il empruntait, les mots qu'il choisissait avec une douce précaution, ainsi que ses yeux dont le regard, si sincère, inspirait la sympathie des plus aigris. Même Monsieur Marcel paraissait l'apprécier, alors qu'il n'estimait personne, pas même moi.

Un jour, alors qu'Etienne sirotait un verre de pastis au bar du coin, un moineau heurta la vitre. Il sursauta sur le coup, puis murmura « pauvre oiseau ». A cet instant, il aperçut le marais d'en face. Il était assez grand, mais

Etienne ne l'avait jamais vu auparavant. Il en fut étonné, lui, d'une nature si observatrice. Le paysage faisait sombrer la vue dans une espèce d'ombre singulière, presque imperceptible. Il semblait vide, dépourvu de toute vie.

Tandis qu'il détaillait le marais des yeux, il renversa son verre. Le serveur, muni d'un chiffon, vint à sa rescousse.

« Pardieu ! Que vous arrive-t-il mon gars ? Vous devriez voir votre tête, on dirait que vous avez vu un fantôme. Allons, serait-ce le Winchester qui vous intriguera ? »

- Le nomme-t-on ainsi ?

- Oui parbleu ! Auparavant, il appartenait à cette famille dont il tient son nom : les Winchester. La mort de leur Antonin tua la mère et leur maison s'écroula peu de temps après. A présent, voilà qu'il ne nous reste que leur marais. Il est étrange, ne trouvez-vous pas ? »

Etienne acquiesça. Se levant pour partir, il salua son hôte en lui tendant un billet, tout en jetant un dernier coup d'œil au Winchester.

Notre héros occupait une place importante au village. Le respect de tous avait fait de lui l'une des personnes les plus fiables. Les gens avaient confiance en lui.

Tous les jours, j'en voyais aller ou revenir de chez lui. C'était soi-disant pour lui parler, même si je me demandais de quoi ils pouvaient discuter. J'imaginai les villageois entrer dans la maison de ce gars sans histoire, se voir proposer une tasse de thé ou un verre de pastis, s'asseoir dans un fauteuil moelleux... mais s'il m'était aisé de deviner comment ils étaient tous accueillis, je peinais à saisir le sujet de leurs conversations. De quoi parle-t-on à l'Etienne ? J'avais l'impression que la relation entre

les villageois et Etienne n'était pas le fait de l'amitié, mais plutôt qu'il y avait entre eux ce même lien que l'on retrouvait entre un médecin et ses patients.

Je lui avais déjà touché quelques mots à ce propos, mais il ne voulait pas qu'on l'appelle « docteur » ou que les villageois soient appelés « patients ». Il me disait plutôt : « Ce sont mes amis voilà tout, j'aime à savoir que j'aide mon prochain, que je change ces quelques petites choses de la vie. Voyez-vous, Madame Bernard, je ne leur veux aucun mal. »

Mais à quoi bon se donner tant de mal ? Pourquoi aider des villageois à la vie si médiocre ? La raison de leurs tourments semblait insensée.

La boulangère pleurait le comportement de quelques-uns de ses clients qui ne lui disaient pas bonjour, la fille du fermier se plaignait toujours de retrouver de la paille dans ses cheveux, et le maire trouvait qu'on lui en demandait trop, surtout lorsqu'il s'agissait d'augmenter le budget de l'école.

Ce n'est pourtant pas dans mes habitudes de critiquer mes voisins, croyez-moi, mais je me demandais simplement chaque jour : « Pourquoi Diable veut-il s'occuper de nous ? Qu'il s'en aille un point c'est tout ! »

Un jour, on retrouva à terre le pauvre petit vieux Marcel. Emmy les deux nattes eut la brillante idée d'appeler Etienne à la rescousse, comme s'il pouvait faire quoi que ce soit.

Le bonhomme arriva, s'approcha du troupeau que nous formions autour du vieux, et, doucement, il s'agenouilla auprès de lui. J'étais trop loin pour entendre.

« Huguette, demandais-je à la femme placée devant moi, qu'est-ce qu'il lui dit l'Autre ?

- Etienne ?

- Oui ! Qu'est-ce qu'il bafouille ?

- Laissez-le donc Madame Bernard, me rétorqua le boucher, vous ne voyez pas qu'il essaye de l'aider ? Cessez de jacasser et rentrez chez vous. »

Je ne comprenais pas où ce monsieur voulait en venir par « il essaye de l'aider ». Quelle aide Etienne pouvait-il nous offrir ?

Ce jour-là, je pus m'apercevoir que ce gars devenait très important au village, même plus important que moi.

De ma fenêtre, une heure à peine après l'incident, j'avais vu Etienne raccompagner le vieux à son domicile. P'tête qu'il était juste gentil, qui sait. Vous pensez bien, il fut de mon devoir de les observer pour savoir ce qu'il se tramait.

En arrivant chez son hôte, Etienne le fit asseoir. Il partit ensuite en cuisine, et revint avec deux verres, dans lesquels il versa du pastis.

« Du flai bien gras comme vous l'aimez, monsieur.

- C'est au réglisse qu'il est ?

- Oui il l'est. »

Ensuite Marcel s'endormit, Etienne ne s'en aperçut qu'après avoir rangé la cuisine, lorsqu'il revint dans le salon. Il avait enlevé son manteau de peur de le salir, mais ne le remit pas de suite, car l'air de la demeure lui convenait. Les mains dans les poches, il fut curieux d'explorer le lieu.

Des murs immaculés renfermaient quelques pièces habilement sculptées : le salon comptait une table en chêne massif et une chaise cirée muni d'un coussin en velours

élimé rouge ; la chambre à coucher était pauvrement meublée ; la cuisine contenait le nécessaire dont un poêle à bois, le cœur de la maison qui rendait le tout si chaleureux. Sur chaque mur, un tableau ou un dessin était accroché. Etienne sourit en contemplant chacun des tableaux, paraissant émerveillé. Il arriva devant une porte qu'il poussa doucement, tournant instinctivement la tête vers le salon. Il pénétrait dans l'intimité d'un homme mystérieux aux yeux de tous, et ne savait pas ce qu'il pourrait bien trouver sur son chemin.

La suite se passa assez mal. J'ai vu le vieux se réveiller et chasser Etienne de chez lui en criant : « Et tâche d'n'pas bavarder d'ça avec tout l' village, M'sieur d'la ville »

J'étais bien contente qu'on traite enfin cet étranger comme il le méritait. Sur le coup, je ne méditai pas sur ce « ça » dont le Marcel avait dialogué.

Le lendemain les gens ne cessaient pas de marteler à la porte du vieux, non pas pour prendre de ses nouvelles, mais pour savoir ce qu'il avait fait ou dit à Etienne. Ce dernier resta introuvable les jours qui suivirent, à mon plus grand bonheur.

Ce que je déplorai, toutefois, ce fut la façon dont on retrouva sa trace : ce fut moi qui le rencontrai au village, alors que je ne le cherchais même pas.

Ce jour-là, je m'étais rendue au Winchester, pour déposer un bouquet à la mémoire de l'enfant Winchester tombé au front. Je marchais tranquillement lorsque je tombai nez à nez avec notre disparu. Il était habillé pareillement que le jour où il avait disparu. Ses chaussures étaient couvertes

de boue, sa chemise semblait mouillée et son pantalon déchiré.

« Vous voilà ! Tout le monde vous cherche »

Il ne réagit pas.

« Houhou ! Je vous cause ! »

Il tourna la tête en ma direction, l'air déboussolé.

« Qu'est-ce qu'il vous arrive bon sang ? »

Un oiseau s'envola bruyamment, ce qui fit fuir Etienne.  
Quel peureux !

Il arriva sur la terrasse du bar, fit tomber des tables. Le serveur vint le voir, en disant :

« Etienne ! Que se passe-t-il ? Qu'as-tu vu ?

- Le tableau c'est le Winchester. Marcel a peint le Winchester. Mais pourquoi ? Ce lieu est maudit, il s'y passe des choses terrifiantes. Il y a du bruit, trop de bruit. J'ai voulu comprendre le tableau, j'y ai passé quelques nuits. Je n'aurais vraiment pas dû. J'en ai encore des frissons, j'ai même failli me noyer. J'ai été trop curieux, il vaut mieux rentrer. Rentrer. »

Le jeune de la ville courut de plus belle, jusqu'à son auto. Il mit le contact et s'empressa de déguerpir. On ne l'a plus jamais revu.



# Espoir et illusion

Blandine Lanza



Paris a bien changé !

Elle veut oublier la guerre, ses privations, ses souffrances, peurs et destructions. Paris s'est agrandie, développée, et modernisée. Elle a gagné en assurance et la vie y bouillonne de partout. Jamais les cafés, les théâtres, les cinémas n'ont été si fréquentés. Tous veulent vivre, revivre, et se faire plaisir !

Les femmes sont belles et lumineuses, leurs toilettes, joliment apprêtées, ont remisé celles sombres et tristes.

Le confort et la mobilité sont devenus indispensables et les petites Citroën ont remplacé les fiacres et vidé les tramways.

Bien que j'y sois revenu à chaque retour de mission, Paris est devenue un tel mystère pour moi que je la dévore des yeux.

Je songe à toutes ces transformations en me dirigeant vers l'Hôtel de Brienne, rue Saint-Dominique. Le ministère de la Guerre y a toujours ses quartiers et j'y suis attendu pour 10 heures.

Suite à ma démobilisation à la fin du conflit, j'ai voulu rentrer au pays auprès de ma famille. La vie n'y avait pas beaucoup changé et la guerre n'y avait laissé que peu de traces physiques. L'absence des hommes, pères, maris, frères, amis, et la construction des différents monuments aux morts témoigne pour elle de ces terribles disparitions. Un homme me bouscule à l'épaule droite, s'excusant à peine, il trace son chemin. Je ne dois pas avancer assez vite...

Après le décès de ma mère, j'ai souhaité renouer avec la photographie. Elle m'avait déjà happé avant la guerre et c'est grâce à elle que je ne fus pas qu'un simple soldat. C'est alors que j'ai reçu une convocation de mon ancien chef, me priant de venir ce jour à Paris pour étudier mes clichés pris pendant le conflit.

Me voici arrivé ! Je retrouve ces lieux qui n'ont guère changé mais qui sont désormais si calmes ! A croire que toute l'effervescence qui s'y trouvait durant la guerre, s'est déplacée de quelques mètres, au-dehors, pour se répandre sur toute la ville.

Je trouve le colonel Martin, en grande discussion avec un jeune homme, d'abord sympathique. Thomas Albert est grand, brun, avec des yeux bleus et souriants. Une fine moustache enlève un peu de jeunesse à son visage, lui qui n'a pas plus de vingt ans ! Il est le petit-fils du directeur, et fondateur, Pierre Albert, du journal *Le Miroir*, je connais cet hebdomadaire, essentiellement photographique, et qui s'est entièrement consacré à la guerre.

Le colonel m'expose les raisons de ma présence. *Le Miroir* désire publier un tirage exceptionnel, rétrospectif de la Grande Guerre, en associant le témoignage au visuel. Le journaliste a obtenu l'autorisation d'exploiter les clichés inédits de la Société Photographique des Armées, jusqu'alors soumis à la censure.

Car la mission première de la SPA consistait à contrer la puissante propagande allemande. Qui, parvenant

jusqu'aux oreilles des Poilus et des civils, menaçait leur moral et donc la flamme patriotique.

L'Arrière devait être convaincu de l'affaiblissement des Allemands et de la victoire prochaine de nos troupes. Tandis que l'ennemi devait croire en notre force mentale, alimentaire, industrielle et bien sûr militaire.

Sans cette double croyance, ni les soldats, ni la population, n'auraient pu accepter, combattre et survivre aussi longtemps !

Son deuxième but était de nourrir le fil incessant de l'actualité en constituant un fonds documentaire pour l'armée, et un autre d'archives, pour les générations à venir.

Sur les vingt-sept photographes de notre Section, Thomas en a déjà vu quinze. Avec leurs clichés, il a amplement de quoi offrir comme matière au journal, mais il manque la photographie de couverture. Elle se doit d'être exceptionnelle, tant par sa qualité que par sa symbolique, mais sans trop d'éléments d'identification.

Il m'apprend que, malheureusement, plusieurs de mes anciens camarades se sont suicidés ou ont été internés. Même protégés par notre statut, et bien souvent en retrait des premières lignes, nous n'étions pas à l'abri de l'horreur, visuelle, auditive, olfactive, et psychologique.

Il m'avoue, gêné, que je représente un compromis idéal. Deux doigts en moins, cela fait mieux qu'une jambe amputée ou qu'une mâchoire explosée.

« Cela fait déjà quatre ans que l'armistice a été signé,

trois que le Traité de Versailles a entériné la paix, deux que le Soldat Inconnu a été inhumé sous l'Arc de Triomphe... A chaque onze novembre, nous ne fêtons pas une victoire, nous pleurons nos morts et assistons au défilé des gueules cassées. Un fossé d'incompréhension s'est creusé entre nos anciens combattants et notre monde actuel. La société veut se tourner vers l'avenir, au lieu de ressasser le passé. Tous ces monuments aux morts nous rappellent ce massacre. Pas une commune sans le sien, grand ou petit, modeste ou imposant ! Chacune a versé l'impôt du sang et souhaite le proclamer !

Nous avons obtenu notre revanche, récupéré nos provinces perdues et écrasé l'Allemagne ! C'était la der des ders ! » Il veut croire, et moi aussi, qu'après avoir engendré et vécu cette guerre, les politiques et les peuples, ne pourront plus se laisser entraîner dans un tel massacre.

Je songe qu'il est cocasse que ce soit le journal *Le Miroir* qui souhaite regarder devant.

Avec un miroir, on ne peut pas voir plus loin que le temps présent, mais davantage le passé.

Nous descendons en silence les nombreux escaliers nous menant aux Archives, lieu où la Grande Guerre est désormais passée, rangée, classée.

Je réalise à la vue de la dizaine de cartons qui encombre la table, que j'ai pris énormément de photographies.

Mon appareil ne me quittait guère ! Il faisait corps avec moi, il était mon compagnon, comme le fusil l'est au soldat, le carnet et le crayon à l'écrivain ou au poète ! Ils

furent nombreux à témoigner, à dénoncer l'horreur des champs de bataille, les décisions incohérentes et l'usage des hommes transformés en chair à canon, pulvérisés par un obus, ou pire, agonisant de longues heures, frappés par un shrapnell ou une balle, abandonnés sur le no man's land, amis et ennemis, ensemble...

Les clichés sont rangés par ordre chronologique.

Là, un régiment, en partance vers son poste, fleur au fusil, en pantalon garance et vareuse bleue.

Là, un général dans son uniforme, bombant le torse pour que l'on admire plus encore ses nombreuses décorations.

Là, une famille, de la campagne normande avant que l'aîné, 17 ans, engagé volontaire, ne rejoigne son régiment.

Là, toute une compagnie de retour du Front, fatiguée, amputée, mais soulagée d'avoir été enfin relevée.

Là, un hôpital de fortune, situé en retrait des lignes, où tout le dévouement et la sollicitude des Religieuses, et des femmes de la Croix-Rouge, transparaissent. Sans cesse, sans fléchir ni frémir, elles se sont relayées pour soigner, ou tout au moins soulager, les nombreux derniers instants des soldats !

Là, des femmes à l'usine Renault de Billancourt. Tout comme aux champs, il a fallu pallier l'absence des hommes, pour leur fournir la nourriture, et les différentes munitions nécessaires à ce combat titanesque.

Puis, différentes photographies de combat ! Enfin, ce que l'Arrière devait croire ! Nous n'avions ni la possibilité, ni le droit, d'en faire en situations réelles, pour offrir une vision positive du Front ! Ainsi, elles n'étaient en fait que

des simulations ou au mieux, réalisées juste après une victoire.

Des clichés si semblables, mais si différents, si uniques, passent dans mes mains. Jusqu'à ce que, collée derrière la photographie de prisonniers allemands, je la trouve !

Thomas m'écoute.

C'était un jeudi d'automne 1918.

Malgré les rumeurs de plus en plus persistantes d'un armistice tout proche, le Grand Etat-major de l'Armée avait décidé d'une grande attaque d'envergure, minutieusement élaborée pour nous mener à une victoire éclatante et indiscutable !

La préparation d'artillerie avait été réglée au millimètre près, en liaison avec l'aviation et le pilonnage avait duré quarante-huit heures, sans discontinuer.

Les chefs étaient enthousiastes et certains que les Allemands avaient été sévèrement amochés, diminués en nombre et en matériels et qu'ils battraient en retraite facilement. Mais c'était oublier leur ténacité, pourtant plus que prouvée depuis 1914 !

Je n'assistais à l'offensive que de loin, au Quartier Général, accompagné de deux autres photographes.

A l'aube, les hommes se sont précipités, certains de trouver les si belles tranchées allemandes effondrées et désertes.

La première avait en effet été évacuée par ses occupants et durement touchée par nos obus. Dans la seconde,

quelques cadavres et quelques hommes faits prisonniers, sans résistance.

Au moment où nos troupes s'apprêtaient à envahir la troisième, confiants, les tirs de barrage de l'artillerie boche ont commencé. Leur embuscade a fonctionné à merveille !

Les Allemands ont riposté au sol, dans leurs tranchées, au niveau humain, et au niveau aérien, nous bombardant d'obus, schrapnells et gaz hypérite.

Leur pilonnage a été exceptionnel tant par sa durée, que par l'exactitude de ses coups, et la distance de frappe ! Il a porté loin derrière les tranchées, jusqu'au pied de notre QG. Nous avons dû évacuer la zone. J'ai couru dans la direction que l'on m'indiquait, haletant, ahanant, incapable de penser, agrippant convulsivement ma sacoche contenant mon matériel. Alors que j'avançais, désorienté, un bruit assourdissant résonna, submergeant tout le reste, semblant provenir de l'intérieur de mon corps.

Je me souviens avoir pensé que l'obus avait dû frapper à un autre endroit, proche mais suffisamment éloigné pour que je n'aie rien.

J'avais tort ! Ce que j'avais occulté, c'est que le bruit précédait toujours l'impact, et parfois de beaucoup ! J'ai soudain senti le sol se dérober, se disloquer sous mes pieds puis se soulever me projetant très loin. Tout autour et sur moi, la terre retombait en gerbes, par fragments énormes. Des arbres, déracinés, se fracassaient. L'effroi me paralysait, je ne ressentais pas vraiment de douleur. Puis elle est survenue, si intense, si vive, je me suis senti partir, dériver, sombrer...

A mon réveil, j'ai eu du mal à retrouver mes sens et mes esprits.

J'ai appris plus tard que je n'étais pas parti dans la bonne direction, mais trop à l'ouest. Enivré par ma course et les battements sourds de mon cœur, je m'étais rapproché, tout en les longeant, des lignes ennemies. La contre-attaque allemande les avait frôlées, dans la volonté de tous nous pulvériser.

Je ne sais combien de temps je suis resté inconscient, allongé sur le ventre, et le visage à moitié immergé dans une grande flaque de boue. Ma sacoche me rentrait dans les côtes.

Avec peine, je m'extirpais du tas de branches sous lequel j'étais enfoui. Une vision d'apocalypse m'a tout d'abord saisi. Autour de moi, rien ! Ou plutôt rien de reconnaissable. Un silence de plomb, pesant, et étouffant régnait. La vision calme d'un chaos, ou la vision chaotique d'un calme parfait.

En me tournant difficilement de côté, j'ai vu, presque à mes pieds, le faîte d'un arbre tombé dans le ruisseau juste à ses pieds. J'ai cru qu'il avait été décapité. Or, ce n'était qu'un reflet ! L'arbre était entier, insolent de vigueur, malgré les mottes de terre retournées à ses pieds. Le ruisseau était encombré par un inextricable fouillis. Deux boîtes de munitions avaient atterri debout.

Et, entre cette scène et moi, des fils de barbelés.

Avec frénésie, je tentais de sortir mon appareil, miraculeusement intact. Mais en le manipulant, j'ai vu du sang, sur et autour de moi. Tout plongé dans la captation de ce qui m'entourait, j'avais omis de m'examiner. Une

mauvaise blessure à la cuisse, une entaille au bras, et surtout, l'amputation du majeur et de l'annulaire, à la main droite. Rageusement, je me suis mis à leur recherche, grognant, jurant, pleurant tout à la fois. Sans succès.

Alors, doucement, mais sûrement, je me suis mis en position. Au moment où j'appuyais sur le déclencheur, un bruit sec m'a fait faire brutalement volte-face. Je me suis retrouvé nez à nez avec un soldat, aussi jeune que moi, blond, aux yeux bleus, maculé de boue mais dont je pouvais néanmoins distinguer l'uniforme gris. Un Allemand !

Le temps s'est figé.

Nous nous sommes dévisagés pendant ce qui a semblé durer une éternité. Nulle animosité ne transparissait dans son regard, mais de la curiosité. Il a bredouillé quelques mots de français tout en désignant de la main mon appareil resté derrière moi.

Je tentais de lui expliquer que j'étais un photographe pour l'armée, et non un soldat. Sans aucune arme.

En souriant, il m'a répondu qu'il était lui-même photographe et qu'il était envoyé par son chef pour faire des clichés de la grande victoire de la Wehrmacht. Sur le chemin de retour vers son QG, il a été saisi par ce décor. Alors qu'il s'approchait, il m'a vu me relever, découvrir le lieu et sortir mon matériel. Plus intrigué qu'autre chose, et en dépit des instructions, il s'est approché jusqu'à ce qu'en marchant sur une branche, il me dévoile sa présence. Il est parti chercher sa sacoche et ensemble nous avons fait le même cliché. C'était ma dernière plaque de verre et j'espérais qu'elle serait réussie.

Tout en pansant mes blessures, nous avons discuté de l'absurdité de cette guerre, et des chemins où elle nous avait ballotés...

Puis il a fallu repartir. Il m'a indiqué avec précision où se trouvait mon camp. Nous nous sommes fait la promesse de tenter de nous retrouver une fois la guerre finie, quelque soit le vainqueur.

Je ne sais s'il est en vie ou non. Sur le moment, et l'in vraisemblance de la situation, je n'ai pas pensé à lui demander son nom, ni à lui donner le mien...

Après avoir tout noté minutieusement, Thomas me propose de faire quelques recherches pour tenter de le retrouver. Il a quelques contacts outre-Rhin, mais il reste réservé. Les relations ne sont pas aussi bonnes qu'espérées en raison du non-paiement allemand des réparations de guerre.

Bien plus que le calme qui émane de cette photographie, elle signifie bien plus pour moi. La paix, l'amitié improbable avec ceux que l'on nous a toujours désignés comme étant nos ennemis de toujours et que nous avons combattus pendant quatre longues années.

C'est une douce pensée que d'imaginer nos deux peuples regardant la même photographie, avec le même sentiment d'espoir et désir de paix pour l'avenir.



# Avant le livre, le reflet

Jean Perguet





Samedi, 8 juin 2013, par François

Chers jurés,

Je ne sais si vous lirez ces quelques contributions. Quelle ne fut pas ma surprise, revenant sur le site de votre bibliothèque, nostalgique de mon intervention du 11 avril 2013, de trouver, juste après l'enregistrement de mon long dialogue ou plutôt monologue avec Yvon Le Men, l'annonce du sujet de « première ligne » et la publication de cette curieuse photo d'un reflet dans une mare — je devrais dire dans une boutasse. Curieux de ce concours, j'en ai lu aussitôt le règlement. D'autres que moi reviendront sur la photo.

Vous devez déjà vous demander quelle mouche m'a piqué et qu'est-ce qui justifie cet article et l'envoi de toutes les contributions qu'il a provoquées.

Souvenez-vous ! Je venais juste de publier « après le livre ». Je vous avais intrigués en manipulant ma tablette. Mon indulgence à l'égard de ce média vous avait parfois dérangés. Vous sembliez souvent perdus par cette dialectique qui mélangeait rouleaux, papyrus, encre électronique et impression fluide : fréquence de balayage, neurologie et position du pouce dans la marge droite. Quelques lycéens en avaient profité pour commenter mon intervention, en direct sous Twitter, montrant, prouvant ainsi que mes divagations n'étaient que les prémices d'une réelle et incontournable mutation dont ils étaient définitivement les acteurs.

Combien d'entre-vous ont lu « après le livre » pour se convaincre ou pour se rassurer ? Je ne sais.

Bien que disqualifié pour participer à ce concours — ce n'est hélas déjà plus pour moi l'époque de la première ligne mais bien celle de la dernière — je voudrais vous faire quelques commentaires.

Que signifient 10 pages numérotées au format A4 ? Qu'est-ce qu'un texte inédit, ni publié, ni en cours de publication ?

Il n'existe plus aujourd'hui que des contributions collectives

## Articles Récents

[Chers jurés,](#)

par François

[Cher François](#)

par Alexis

[Cher Alexis](#)

par Alain

[Cher Alain](#)

par Bjorn

[Cher Bjorn](#)

par Yvon

[Cher Yvon](#)

par Souleymane

[Chers amis](#)

par Frédéric

## juin 2013

L	Ma	Me	J	V	S	D
					1	2
3	4	5	6	7	8	9
10	11	12	13	14	15	16
17	18	19	20	21	22	23
24	25	26	27	28	29	30
- juin						

## Archives

[Juin 2013](#)

[Mai 2013](#)

[Avril 2013](#)

[Mars 2013](#)

[Février 2013](#)

[Janvier 2013](#)

[Décembre 2012](#)

[Novembre 2012](#)



comme celle que je vous soumetts aujourd'hui dans ce blog. Quand vous l'aurez lue, si vous décidiez de faire de nous le lauréat, elle aura déjà évolué, sera pimentée d'autres contributions, sera enrichie par la diversité et l'imagination des «suiveurs» — que je n'aime pas ce mot — du réseau social. L'écrit est aussi éphémère qu'un reflet, ne cherchez ni à l'imprimer ni à le lire. Écrit-on encore des nouvelles ?

*Dimanche, 9 juin 2013, par Alexis*

Cher François,

Un reflet ! Qu'est-ce qu'un reflet aujourd'hui. C'est comme un livre hier, un manuscrit autrefois, un papyrus jadis. Les livres ont été pilonnés car devenu inutiles, recyclés en calorie... quand les reflets se sont évaporés.

Pas tous bien sûr. Il reste encore quelques miroirs dans les lieux démodés. Nous n'avons plus besoin de vérifier notre image depuis que nous ne montrons plus que nos «fakes». Nous ne subissons plus que rarement les réverbérations parasites des écrans Retina® depuis que, après la tablette, nous avons adopté les olographes.

Regarde bien cette photo. Elle nous semble ordinaire même si le photographe a su saisir la lumière, forcer les contrastes ; banale bien que cet arbre semble surgi de nulle part, sans racine, sans feuille, hivernant.

Fausse banalité. Ces reflets, ceux d'un arbre dans une flaque ou ceux des yeux globuleux d'une grenouille qui soudain brise le miroir d'un bond, ont disparu.

Évanoui celui d'un ciel moutonneux dans la confluence de l'Oise et de la Seine un jour sans vent et que troublait soudain le vol d'une libellule.

Évaporés !

Souvenez-vous de ce printemps froid et pluvieux qui occupait toutes les conversations et préoccupations, même lors de la

## Articles Récents

[Chers jurés,](#)

*par François*

[Cher François](#)

*par Alexis*

[Cher Alexis](#)

*par Alain*

[Cher Alain](#)

*par Bjorn*

[Cher Bjorn](#)

*par Yvon*

[Cher Yvon](#)

*par Souleymane*

[Chers amis](#)

*par Frédéric*

## juin 2013

L	Ma	Me	J	V	S	D
					1	2
3	4	5	6	7	8	9
10	11	12	13	14	15	16
17	18	19	20	21	22	23
24	25	26	27	28	29	30
- juin						

## Archives

[Juin 2013](#)

[Mai 2013](#)

[Avril 2013](#)

[Mars 2013](#)

[Février 2013](#)

[Janvier 2013](#)

[Décembre 2012](#)

[Novembre 2012](#)



proclamation des résultats du concours.

Ce furent les dernières pluies. L'anticyclone a glissé de l'est vers le centre et ne l'a plus quitté ; le Gulf Stream a basculé ; le ciel est définitivement devenu clair, d'un bleu pâle, monotone et éblouissant ; l'eau s'est évaporée en Europe pour se déverser vers Saint-Pierre et Miquelon ; les dépressions s'y sont fixées provoquant depuis de forts vents d'est asséchés par les masses continentales de l'Oural. Les flaques ont disparu ; les rus, les ruisseaux, les rivières, les fleuves se sont taris ; les mares, les étangs, les lacs se sont asséchés. Notre Europe verte et tempérée est devenue un Sahel ocre et torride. Les genêts d'Ouessant ont dépéri sous la chambre de veille.

Évaporés ! Que de nostalgie donc en découvrant cette photo prémonitoire. Est-ce donc cela qui explique les herbes sèches, les blocs de bétons inutiles, les arbres dépouillés ? Serait-ce la dernière flaque ? Mon dernier observatoire ?

*Lundi, 10 juin 2013, par Alain*

Cher Alexis,

*«Au bois il y a un oiseau, son chant vous arrête et vous fait rougir.*

*Il y a une horloge qui ne sonne pas.*

*Il y a une fondrière avec un nid de bêtes blanches*

Il y a une boutasse abandonnée dans le taillis de clôtures enrubanné.»

Rimbaud eut sûrement aimé cette photographie si Etienne Carjat l'eût faite. Peut-être est-ce une similaire, tout en sombres lumières du nord, en «campagne hallucinée», qui inspira Rimbaud dans «*Enfances*». Est-ce cette immobilité des flaques, ces squelettes d'arbres, cette triste lumière qui l'ont poussé à partir au sud ?

Pour la petite histoire, on ne garde de sa brève complicité avec Etienne Carjat que le portrait d'Arthur Rimbaud.

## Articles Récents

[Chers jurés,](#)

*par François*

[Cher François](#)

*par Alexis*

[Cher Alexis](#)

*par Alain*

[Cher Alain](#)

*par Bjorn*

[Cher Bjorn](#)

*par Yvon*

[Cher Yvon](#)

*par Souleymane*

[Chers amis](#)

*par Frédéric*

## juin 2013

L	Ma	Me	J	V	S	D
					1	2
3	4	5	6	7	8	9
10	11	12	13	14	15	16
17	18	19	20	21	22	23
24	25	26	27	28	29	30
- juin						

## Archives

[Juin 2013](#)

[Mai 2013](#)

[Avril 2013](#)

[Mars 2013](#)

[Février 2013](#)

[Janvier 2013](#)

[Décembre 2012](#)

[Novembre 2012](#)



Pourtant Carjat, Verlaine et Rimbaud furent brièvement complices dans un groupe d'artistes, les Vilains Bonhommes. Cette photographie suggère elle aussi quelque chose de vilain, de sombre, d'orageux. Comme le deviendra la relation du photographe et du poète qui s'achèvera par une sordide querelle où Rimbaud blesse Etienne Carjat avec la canne épée d'Albert Mérat.

Bien au delà de la petite histoire, cette photo est pour moi l'envers du *«trou de verdure où chante une rivière»*. Rimbaud avait seize ans en octobre 1870 quand il écrit *«Le dormeur du val»* qui fait sans doute référence à la bataille de Sedan. Or Rimbaud n'a pas assisté à la bataille, il avait déjà fugué vers Paris.

Jeune homme, il reste alors attaché à la forme élégante et classique du sonnet et à l'alexandrin. C'est ce choix d'une beauté formelle qui rend inconcevable et révoltant le tranquille sommeil du soldat.

Qu'en aurait-il été si en 1914, qu'il n'atteindra jamais, il avait assisté comme Blaise Cendrars aux boucheries de la Somme ? Le trou de lumière se serait-il transformé en cette noire boutasse ? Sa poésie ne serait-elle pas alors celle d'*«Une saison en enfer»* ?

**Mardi, 11 juin 2013, par Bjorn**

Cher Alain,

Pourquoi associes-tu cette noire boutasse au Nord, aux Ardennes, à la guerre, à la fuite d'Arthur Rimbaud ?

Nous aussi nous avons nos poètes et les trous de mer de la côte baltique.

*«Je regardai le ciel et le sol et tout droit  
et j'écris depuis lors une longue lettre aux morts ...»*

J'aurais alors évoqué Thomas Transtromer et ce long chemin

## Articles Récents

[Chers jurés,](#)

par François

[Cher François](#)

par Alexis

[Cher Alexis](#)

par Alain

[Cher Alain](#)

par Bjorn

[Cher Bjorn](#)

par Yvon

[Cher Yvon](#)

par Souleymane

[Chers amis](#)

par Frédéric

## juin 2013

L	Ma	Me	J	V	S	D
					1	2
3	4	5	6	7	8	9
10	11	12	13	14	15	16
17	18	19	20	21	22	23
24	25	26	27	28	29	30
- juin						

## Archives

[Juin 2013](#)

[Mai 2013](#)

[Avril 2013](#)

[Mars 2013](#)

[Février 2013](#)

[Janvier 2013](#)

[Décembre 2012](#)

[Novembre 2012](#)



qui l'a conduit tardivement au prix Nobel.

En Suède, cette photo n'aurait cependant pas inspiré les poètes. Ici ce sont les poètes qui meurent assassinés dans une barcasse ... pas dans une boutasse.

Qui donc alors ? Les Larsson ?

Il y a dans cette image l'ambiance du roman policier. La cambrousse — on n'enterre plus les cadavres dans les jardins — l'arbre où l'on aurait pendu le poète avant de le brûler dans des cuisinières abandonnées puis la mare où dissoudre les cendres.

J'en rajoute peut-être un peu trop. Le roman noir suédois est plus gris, plus nuancé, plus contemporain. Cette photo aurait pu influencer Conan Doyle. J'imagine le chien des Baskerville s'y abreuvant.

Elle est un peu trop glauque pour Stieg ou pour moi.

Non, définitivement, je préfère assassiner le poète au bord de la mer afin qu'il ne m'en veuille pas ...

Aurait-il choisi une autre sépulture ?

*Mercredi, 13 juin 2013, par Yvon*

Cher Bjorn,

Les plaisanteries les plus courtes sont les meilleures.

J'en ai assez de mourir et, pire, que l'on me prête cette mélancolie, cette relation avec la mort.

Bjorn, j'aime la vie, les gens, la mer qui se renouvelle tous les jours, les rochers, les falaises, l'horizon, les îles. D'ailleurs as-tu lu «*Le petit tailleur de short ? Le point J ?*

Je le répète, j'aime vraiment la vie et les gens. C'est pour cela que même morts je leur rends hommage, je les publie, je les déclame et qu'avec émotion et regret je pense toujours à eux et les mets en poème. Je fais *le tour du monde en 80 poètes*. Hélas ils ne sont pas tous vivants.

## Articles Récents

[Chers jurés,](#)

par François

[Cher François](#)

par Alexis

[Cher Alexis](#)

par Alain

[Cher Alain](#)

par Bjorn

[Cher Bjorn](#)

par Yvon

[Cher Yvon](#)

par Souleymane

[Chers amis](#)

par Frédéric

## juin 2013

L	Ma	Me	J	V	S	D
					1	2
3	4	5	6	7	8	9
10	11	12	13	14	15	16
17	18	19	20	21	22	23
24	25	26	27	28	29	30
- juin						

## Archives

[Juin 2013](#)

[Mai 2013](#)

[Avril 2013](#)

[Mars 2013](#)

[Février 2013](#)

[Janvier 2013](#)

[Décembre 2012](#)

[Novembre 2012](#)



Bjorn, Alexis, cette photo, ne la voyez-vous que si sombre, triste, hivernale ? N'y voyez-vous ni couleur, ni chaleur ?

«Un poète est un être unique qui ne pense qu'en vers et n'écrit qu'en musique des rouges et des verts mais toujours magnifiques». C'est un peu exagéré... comme Vian ! Tout comme Vian j'y ressens le calme serein de l'aube au début du printemps. La terre est encore grise, le ciel virera bientôt au bleu. Au delà du champ est la falaise. La falaise de la pointe de la Varde, à Saint-Malo d'où tu

*«Lance ton regard très loin*

*Et tout doucement*

*Tout doucement*

*Enroule le fil de lumière autour de ta mémoire»*

**Jeudi, 14 juin 2013, par Souleymane**

Cher Yvon.

N'écoute pas Bjorn.

*«Si quelqu'un te parle avec des flammes*

*Réponds-lui avec de l'eau»*

Comme toi, sur cette photographie, je refuse d'évoquer la mélancolie ou le lugubre. Chez nous, vois-tu, l'eau est toujours associée à la paix, à la vie puisqu'elle est rare, trop rare. Je suis né au bord de la mer. Point de falaise. Seuls les rouleaux infinis de l'Atlantique que tous les matins mes oncles et cousins devaient franchir pour partir à la pêche. Leurs longues barques bigarrées, à hauteur de la barre, se dressaient parfois presque à la verticale et se faisaient refouler vers la plage bien que l'équipage souquât ferme.

Mais le soir venu, quand nous écoutions nos anciens ou quand notre grand-mère nous racontait une histoire, l'océan s'éloignait. Nous rejoignons la sèche et rousse savane, les silhouettes des baobabs et surtout les abords nocturnes du marigot. Notre imagination s'abreuvait avec les antilopes, les zèbres et les lions, s'évadait avec les djinns et les sorcières.

## Articles Récents

[Chers jurés,](#)

par François

[Cher François](#)

par Alexis

[Cher Alexis](#)

par Alain

[Cher Alain](#)

par Bjorn

[Cher Bjorn](#)

par Yvon

[Cher Yvon](#)

par Souleymane

[Chers amis](#)

par Frédéric

## juin 2013

L	Ma	Me	J	V	S	D
					1	2
3	4	5	6	7	8	9
10	11	12	13	14	15	16
17	18	19	20	21	22	23
24	25	26	27	28	29	30

- Juin

## Archives

[Juin 2013](#)

[Mai 2013](#)

[Avril 2013](#)

[Mars 2013](#)

[Février 2013](#)

[Janvier 2013](#)

[Décembre 2012](#)

[Novembre 2012](#)



Le marigot n'est pas une boutasse. Il n'est pas exigü entre ses bords. Aurais-je choisi une autre source ?

Vendredi, 14 juin 2013, par Frédéric

Chers amis,

Permettez-moi de vous donner l'avis du peintre. J'aurai peut-être un jour l'occasion de commenter l'exposition des photos inspiratrices des vingt éditions de «*première ligne*». Que dirai-je de cette photo ? De la place du reflet dans la peinture ?

«...*lumina mors clausit domini mirantia formam;  
tum quoque se, postquam est inferna sede receptus,  
in Stygia spectabat aqua...*»

«...*et la nuit ferma ces yeux emplis d'admiration pour la beauté de leur maître. Et, même quand il eut été reçu dans l'inférieur séjour, il se contemplait encore dans l'eau du Styx...*»

Si Ovide, contemporain de Jésus Christ, n'avait pas repris des légendes grecques le mythe de Narcisse, le reflet n'aurait jamais eu autant d'importance dans la peinture.

Vous avez tous relevé dans cette photo un caractère tragique. Pourquoi ?

Le reflet est tragédie dans l'art.

Qu'est-ce que le Styx ? Un des fleuves de l'enfer.

Où trouve-t-on les premières représentations de Narcisse ? Enfouies sous les cendres, sur les mosaïques des maisons de Marcus Lucretius Fronto et d'Octavius Quarto, à Pompeï, là où l'enfer se concrétise le 24 août 79.

Narcisse depuis inspira tous les peintres, à toutes les époques. Souvent sombre, en clair-obscur, comme celui du Caravage. Ou encore démembré par Dali dans «*La métamorphose de Narcisse*».

Le reflet est aussi mystère dans l'art. Il suggère ce qui se cache au delà du miroir, il entrebâille la fenêtre du hors champ. Dans «*Vanité avec le portrait d'un serviteur*» Hendrik Andriessen évoque les plaisirs éphémères de la vie écourtés une fois

## Articles Récents

[Chers jurés,](#)

par François

[Cher François](#)

par Alexis

[Cher Alexis](#)

par Alain

[Cher Alain](#)

par Bjorn

[Cher Bjorn](#)

par Yvon

[Cher Yvon](#)

par Souleymane

[Chers amis](#)

par Frédéric

## juin 2013

L	Ma	Me	J	V	S	D
					1	2
3	4	5	6	7	8	9
10	11	12	13	14	15	16
17	18	19	20	21	22	23
24	25	26	27	28	29	30

- juin

## Archives

[Juin 2013](#)

[Mai 2013](#)

[Avril 2013](#)

[Mars 2013](#)

[Février 2013](#)

[Janvier 2013](#)

[Décembre 2012](#)

[Novembre 2012](#)



encore par la mort.

Il faudra attendre les impressionnistes pour voir le reflet se libérer, s'ouvrir sur l'immensité, oublier le cadre du miroir ou les bords de la mare... Se résoudre à n'être qu'un simple reflet dans les jaunes éclats de lumière de *la Nuit étoilée sur le Rhône* de Vincent Van Gogh ou dans l'orange traînée du *Soleil levant* de Claude Monet.

Plus souvent encore, c'est dans le reflet que se cache le peintre. Ce ne sont pas les époux Arnolfini qui sont le principal sujet mais bien Van Eyck qui se cache, entre eux, dans le miroir. C'est Velásquez que regarde l'infante dans *Les Ménines*.

Regardez tous à nouveau cette photographie. L'arbre échappe au mythe de Narcisse. Il n'a pas pris racine et attend le printemps. Et quelque part, cherchez bien, dans la brillance de l'eau, dans l'unicité du gris argenté du ciel, le regard du photographe.

Éphémère comme une nouvelle, il n'y a déjà plus son reflet.

## Articles Récents

[Chers jurés,](#)

par François

[Cher François](#)

par Alexis

[Cher Alexis](#)

par Alain

[Cher Alain](#)

par Bjorn

[Cher Bjorn](#)

par Yvon

[Cher Yvon](#)

par Souleymane

[Chers amis](#)

par Frédéric

## Juin 2013

L	Ma	Me	J	V	S	D
					1	2
3	4	5	6	7	8	9
10	11	12	13	14	15	16
17	18	19	20	21	22	23
24	25	26	27	28	29	30
- juin						

## Archives

[Juin 2013](#)

[Mai 2013](#)

[Avril 2013](#)

[Mars 2013](#)

[Février 2013](#)

[Janvier 2013](#)

[Décembre 2012](#)

[Novembre 2012](#)



La Municipalité d'Achères a créé le Concours d'écriture  
*Première ligne*, organisé par la Bibliothèque municipale  
avec le désir de partager la passion des mots, de la lecture  
et de l'écriture.

Les distinctions de la 4<sup>ème</sup> édition ont été remises  
aux deux lauréats et au prix spécial du jury le 20 juin 2014.

Le jury était présidé par Véronique Forensi,  
maire-adjointe à la Culture et composé de :

Écrivain

*Gérard NOIRET*

Lecteurs

*Robert CADÈNE*

*Jocelyne CHANLON*

*Marie-France LE CABELLEC*

*Claudine GUILLEMIN*

Libraire

*Mélanie LE SAUX-GLAYMANN*

Bibliothécaires

*Catherine CHAMPOLION*

*Florian DELTEIL*

*Hugues DORLÉANS*

*Virginie TRIBODET*

La Municipalité remercie l'ensemble des participants.

[www.bibliotheque-acheres78.fr](http://www.bibliotheque-acheres78.fr)  
Place de la Jamais Contente  
78260 Achères

Achévé d'imprimer en juin 2014  
Cet ouvrage a été édité par la Ville d'Achères  
© Achères

